

Kasei

Le Message

Roman



Alexandrie Online

Ce texte est hébergé sur le site d'Alexandrie à l'adresse <http://www.alexandrie.org>

Toute reproduction ou diffusion est interdite sans l'accord de son auteur

Date de publication : 27-11-2011

La loi du 11mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les copies ou reproductions strictement réservés l'usage privé du copiste et non destinés à une utilisation collective et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est illicite (alinéa 1er de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Extrait

Chapitre I

Sur Terre, 8h30 du matin.

Une fois de plus, l'abeille s'apprêtait à quitter le doux confort de la ruche. Si nombre de ses sœurs dormaient encore, d'autres étaient à l'ouvrage depuis longtemps, et beaucoup avaient déjà rejoint les airs ; mais notre petite abeille était encore tout engourdie, et c'est à peine réveillée qu'elle préparait son envol.

Lentement, délicatement, elle lissa ses longues antennes, sans lesquelles, elle le savait, elle serait à jamais perdue dans le vaste monde. Puis, avec une précaution infinie, elle fit jouer ses deux paires d'ailes, si fines, qui allaient la faire voler, tout au long de son voyage, sans jamais cesser de battre.

L'abeille prit son élan ; une, deux...elle était partie.

Peut-être vous demandez-vous quelle espèce de fleur cette abeille pouvait bien aller butiner. Mais peut-être aussi vous demandez-vous en quoi cela pourrait bien vous intéresser, et vous auriez raison. Quoi qu'il en soit les abeilles ne butinent plus les fleurs, mais les renseignements.

En effet, depuis que les hommes savent comment synthétiser le miel (et le leur est meilleur, comment un insecte pourrait-il surpasser un humain ?), les abeilles ont dû se recycler, faute de travail utile à qui que ce soit. Elles ont donc été mutées dans le service de sécurité de la Société, chargées de surveiller les milliards d'humains de la planète, rapportant tout ce qu'elles voient et entendent au Réseau Informatique, qui analyse ces données pour la sécurité de chacun.

En outre, comme les abeilles préféraient parcourir les champs, on les a quelque peu robotisées. Plus pratique.

Mais la petite abeille, maintenant tout à fait éveillée par l'air frais du climatiseur de l'immeuble dont elle et ses sœurs assuraient la surveillance, n'était pas triste d'être un robot. Au contraire ! Elle savait que les renseignements qu'elle transmettait au Réseau Informatique auraient permis à ce dernier de repérer le moindre individu susceptible de nuire à son prochain, pour peu que quelqu'un soit assez fou pour enfreindre l'une des règles qui faisaient de la Société le meilleur des mondes pour tous. Et la petite abeille était fière de se savoir utile, et de contribuer au bonheur des Citoyens, en leur conférant cet extraordinaire sentiment de sécurité qu'ils chérissaient tant.

De plus, être faite en partie de pièces métalliques (en partie seulement, elle n'était tout de même pas une machine dénuée de vie !) lui procurait d'autres avantages. Tout en effectuant le tour du grand hall de l'immeuble, par où venaient travailler les humains, elle pensait : « Huit heures quarante-cinq. Les abeilles mellifères, mes ancêtres, pouvaient-elles aussi écouter la radio ? »

« ... et maintenant, une grande nouvelle de l'Equipe Missionnaire en Amérique du Sud : à compter de ce jour, la Société est universelle sur la planète ! En effet, les derniers sauvages, qui vivaient jusqu'à présent dans le délabrement le plus complet aux fins fonds de la forêt amazonienne, ont enfin pu être contactés. Les pauvres hères n'avaient même pas connaissance de la grandeur de notre Société, et n'auraient jamais imaginé qu'il pût exister meilleur monde que le leur ! Quelle vie rudimentaire ! Heureusement, un groupe de missionnaires, après moult périples à travers la forêt (l'opération aura en outre servi à renforcer nos réserves de bois), a réussi hier à établir le dialogue avec les sauvages, les mettant au fait de l'actualité mondiale la plus récente. Et c'est sans hésiter que ceux-ci (désormais Citoyens à part entière) ont rejoint les rangs de la Société, après avoir reconnu la supériorité de cette dernière sur toute autre forme de civilisation. Leur contribution à l'unification de notre monde, par ailleurs, se fera par le défrichage plus que nécessaire de la région, en vue de l'instauration d'une nouvelle mégalopole où ils pourront, enfin, se sentir pleinement humains !

Bientôt la suite de l'actualité, après une courte pause publicitaire... »

La nouvelle fit chaud au cœur électronique de l'abeille. Plus rien ne pourrait dorénavant ébranler la Société, aboutissement logique et parfait de toutes les anciennes grandes civilisations de la planète !

Mais ce n'était pas tout : elle avait du travail. Elle fit une dernière fois le tour du hall d'entrée, pour s'assurer que tout était normal. La grande porte, par laquelle les humains entraient à intervalles déterminés (pour éviter une trop forte affluence), était gardée par deux hommes de la Sécurité, dont la prestance et la carrure garantissaient aux employés une parfaite sérénité tout au long de leur journée de travail. Au centre du hall, passée la conciergerie électronique qui délivrait absolument tous les renseignements que l'on pouvait désirer, se trouvaient les grands haut-parleurs radiophoniques, qui débitaient présentement leurs messages publicitaires, informant les Citoyens sur leurs nouveaux besoins. Tout était calme de ce côté-là ; les humains arrivaient en petits groupes d'une vingtaine d'unités, écoutaient la radio durant quatre minutes, puis se dirigeaient vers le fond de la pièce, où escaliers et ascenseurs étaient employés selon la répartition

effectuée par l'Ordinateur Central, visant notamment à éviter tout excès de poids dans les installations, ou à soulager les jambes d'un travailleur particulièrement sollicité. Le système était simple : le soir, avant son départ, chaque humain était informé, par courrier directement dans son bureau, des horaires auxquels il devrait prendre soit un ascenseur, soit les escaliers.

Et c'est à côté de ces derniers que se trouvait la Ruche de Surveillance de l'abeille. Certaines de ses sœurs décollaient actuellement vers les étages inférieurs, où étaient effectués les travaux les plus élémentaires. La petite abeille, quant à elle, était contente d'avoir été envoyée vers l'Ordinateur Central, tout en haut de l'immeuble, car les ouvriers des niveaux inférieurs avaient des tâches trop simples pour jamais s'écarter des consignes ; en outre, c'était parmi eux que les humains modifiés étaient les plus nombreux. Elle commença donc son ascension, volant dans les cages d'escaliers par-dessus les têtes de tous ces gens qu'il fallait surveiller ; elle allait inspecter rapidement chaque étage avant de prendre position dans celui de l'O.C.

L'immeuble était relativement petit : vingt étages seulement. L'abeille savait qu'il appartenait à la Direction, et que les Citoyens y travaillant s'occupaient de la transmission d'ordres divers ; mais elle n'avait aucune information précise sur la nature de ces ordres ou sur leur importance. « Je connais tout ce qu'il me faut pour pouvoir me rendre utile, se répétait-elle. Ça me suffit. » Quant aux humains, chez qui la sagesse de ce slogan avait souvent transformé celui-ci en véritable leitmotiv, ils étaient « classés » à l'intérieur du bâtiment selon une sorte de hiérarchie qui leur évitait d'avoir connaissance d'informations inutiles : dans les étages les plus élevés, on trouvait les Citoyens occupant un poste important, qui recevaient beaucoup d'argent mais étaient en contrepartie surchargés de travail ; tandis que dans les premiers niveaux étaient installés les bureaux d'humains moins occupés, aux activités moins décisives.

Et c'est en observant cette répartition des individus par les travaux qui leur étaient confiés, en traversant ces empilements successifs de bureaux où les humains dirigeaient, obéissaient, s'activaient dans tous les sens pour le bien de leur communauté, la Société, que la petite abeille se mit à penser que, finalement, l'immeuble ressemblait étrangement à sa ruche.

« Tout comme nous, les humains ne comptent pas en tant qu'individus. Un humain seul n'aurait aucune chance de survie, il serait totalement impuissant, sans les autres Citoyens. Comme pour les ouvrières, seule importe la tâche à effectuer, pour le bien de la communauté. »

Fière de cette audacieuse comparaison, elle se mit à regarder les travailleurs qui défilaient sous ses yeux sous un jour tout à fait nouveau. Elle ne se contentait plus de les observer pour leur sécurité ; elle essaya

d'analyser ce qu'elle voyait, de comprendre ces humains, si semblables à elle-même comme elle venait de s'en apercevoir.

« En fait, la principale différence entre leur espèce et la nôtre doit tenir du fait que notre sens de la collectivité est inné, tandis que les humains ont besoin d'une longue éducation, cogita-t-elle. Apparemment, leur principal système éducatif réside dans ce qu'ils appellent la télévision. Il paraît d'ailleurs que la télévision est capable de leur faire accepter absolument n'importe quoi ! Heureusement pour eux, ils ont su, pour le bien de tous, remettre la responsabilité des programmes à un service spécial de la Société ; au moins, ils peuvent être sans craintes sur le bien-fondé de ce qu'ils regardent. »

Et l'abeille de poursuivre son ascension. Elle venait d'atteindre les derniers étages, ceux, donc, des dirigeants importants. Pourtant, à les regarder, il aurait été bien difficile de les distinguer au milieu d'employés plus anodins. Même style vestimentaire, même langage... Seuls leur rythme de travail et la difficulté de celui-ci laissaient entrevoir leur aisance. Et s'ils étaient riches, c'était parce que la Société avait décidé de les placer à ces postes clés, de par leurs qualités et aptitudes naturelles, pour servir au mieux...

Kasei

Qui est l'auteur ? A priori, si j'utilise un pseudonyme, c'est que je n'ai pas trop envie de parler de moi. Mais je comprends qu'avant de vous pencher sur mes romans vous vouliez en savoir un minimum. Alors parlons références littéraire d'abord (une belle façon de fuir le sujet) : qu'est-ce que j'aime lire ? Eh bien, essentiellement les auteurs de SF anglo-saxons : Frank Herbert, Isaac Asimov, Robert Henlein, Arthur C Clarke, A.E. van Vogt, pour les plus classiques, avec Abraham Merritt pour la fantasy. Pour les plus récents : Dan Simmons, Neil Gaiman, Clive Barker. Et l'écrivain dont j'admire le plus le style, c'est Salman Rushdie. Au final beaucoup de hard-SF, alors que mes romans ont peu à voir avec le genre. J'ai écrit le premier, *Le Message*, à 17 ans (très naïf à l'époque, j'avais voulu arrêter de lire pour me couper de toute influence), dans un univers résolument futuriste mais sans aucune considération technique ou scientifique. Au contraire, peu à peu c'est le fantastique qui prend le dessus. Pour le second roman, *Ragnarök*, c'est l'inverse : il commence fantastique et finit SF (enfin, un peu, vous verrez bien par vous-mêmes). Et si *Le Message* est avant tout un premier roman, avec toute la fraîcheur et le manque de maturité que cela suppose, *Ragnarök* est beaucoup plus réfléchi, avec une construction très expérimentale, plus influencée par les théoriciens du Nouveau Roman que par les auteurs de fantasy. Il m'a fallu deux ans pour l'écrire : terminé en 2006, et depuis, plus rien. Pourquoi plus rien ? Manque de temps, manque d'argent et de volonté pour faire la « promo » de mes livres auto-publiés, et du coup lassitude d'écrire sans public ? Peut-être. C'est peut-être aussi pourquoi je republie ces deux livres aujourd'hui, en espérant que cette fois-ci je m'investirai un peu plus pour les diffuser (qui sait ? j'ai même fait du marketing depuis), et qu'alors s'ouvrira la voie pour un troisième livre (qui dans mon esprit devrait être un roman littéraire classique, sans fantastique ni vaisseaux spatiaux, parce que ça fait plus sérieux et que ça se vend mieux ; mais qui au final ne le sera probablement pas, la réalité étant ce qu'elle est et valant ce qu'elle vaut.) Bon, je vous laisse, bébé est réveillé.

Le Message

Ou comment suivre son cœur plutôt que sa tête peut devenir très gênant pour les autres, tout en étant très jouissif pour soi-même et, surtout, très amusant pour le lecteur, plongé dans un univers inspiré de Brazil et de 1984. Le héros, qui n'a au début qu'une matricule en guise de nom, finira par n'en faire qu'à sa tête dans une société où cela n'est absolument pas imaginable.